

L'arpenteur et le propriétaire (sur phobie et psychanalyse)

Serge Vallon

Je vais vous parler un peu de la phobie, et pas forcément vous en lire quelque chose, ne serait-ce que parce que dans la phobie, il y a un enjeu avec l'écrit – on sait très bien que l'écrit est là pour parer à l'angoisse : si c'est écrit, on sait où l'on va.

En fait, ce n'est pas tellement ce qui fait peur au phobique, savoir où il va. Serait-ce plutôt savoir d'où il vient?

Je vais donc reprendre quelques éléments qui sont dans mon livre ¹, simplement parce qu'ils me semblent être des éléments saillants, du moins dans ce que j'ai essayé de rassembler. J'ajouterai deux ou trois choses qui ne sont pas dedans, car elles me sont venues à l'esprit après coup.

La première chose c'est : faut-il croire ce que dit le phobique? Est-ce qu'il faut croire ce qu'il nous dit quand il vient nous voir?

J'ai fait l'hypothèse que oui. Quand il nous dit quelque chose, même si cette parole est de l'ordre d'une désignation – pas forcément pour lui d'une invocation –, il faut le croire. En faisant ça, on fait un pari. On fait le pari que *ce qu'il dit c'est son symptôme*. On fait ensuite le deuxième pari – banal pour nous qui venons après Lacan et le structuralisme – que son symptôme a un rapport étroit avec sa structure psychique. Troisième pari, on fait l'hypothèse que sa difficulté va rentrer en résonance avec le dispositif psychanalytique. Et quand je dis résonance, c'est même pour affirmer que la phobie fait symptôme avec la psychanalyse elle-même. Avec quoi soutenir cette affirmation? J'ai donné quelques éléments dans mon livre.

Il se trouve qu'historiquement d'abord, la position phobique, l'expression phobique, le comportement phobique ont posé problème à la psychiatrie. Je raconte cette découverte ou cette nomination de la phobie dans le livre, par Westphal et d'autres Allemands, comme le thermaliste Brücke, puis son importation en France, avec des emprunts évidemment – ainsi font les Français qui traduisent mais ne disent pas toujours qui ils ont traduit, ça permet des publications universitaires! C'est Legrand du Saulle, psychiatre à la préfecture de police, qui diffusera l'appellation d'« agoraphobie », qui a succédé au « vertige des places ». Dans les années 1870, une psychiatrie de la phobie prend forme, mais sans parvenir à en soutenir l'unité nosologique. Et

de nouveau, à la fin du ^{xix}e siècle, la phobie ainsi rassemblée se fractionne, se fragmente en autant de symptômes particuliers oubliés de la personne du phobique, ou bien se fond dans le fourre-tout de la psychasthénie de Janet. Elle nous revient d'ailleurs, sur la scène psychiatrique, un siècle après – ou cent vingt-cinq ans plus tard pour être plus précis –, sous des formes absolument intactes; on dirait que ça sort du congélateur! Avec les questions de panique, de phobie sociale, de personnalité évitante, etc., on est ramené exactement un siècle en arrière, comme si on n'avait rien pensé depuis.

Concluons-en que la phobie est embarrassante. Le problème est que cet embarras se répète sur la scène psychanalytique. Ce qui s'est passé sur la scène psychiatrique s'est répété *mutatis mutandis* sur la scène psychanalytique. Freud n'a pas su quoi faire de la phobie. Il n'en a fait quelque chose qu'à partir du moment, on le voit dans l'exemple du Petit Hans, où il a pu en faire une hystérie, à peine spécifiée comme hystérie d'angoisse. Vous savez cela car, pour nous en tout cas, c'est une question qui va loin. Aux Cartels constituants, André Rondepierre a été peut-être le premier à l'articuler aussi nettement : à mettre le doigt sur le fait que le paradigme psychanalytique est le paradigme hystérique. L'hystérie est une structure où il y a du fantasme, où il y a du jeu signifiant – de la substituabilité signifiante – et où, enfin, il y a du refoulement. Le problème avec la phobie, comme les collègues l'ont dit ce matin – ce que je soutiens dans mon travail —, c'est qu'il n'est pas sûr qu'il y ait du fantasme, il n'est pas sûr qu'il y ait de la substituabilité signifiante, il n'est pas sûr qu'il y ait du refoulement. Mais au contraire quelque chose qui demande à être refoulé. Quelque chose qui demande à être substitué, quelque chose qui demande à être métaphorisé sous forme d'un symptôme. Quelque chose qui demande à être éventuellement (fantasmatiquement) sexualisé.

Vous voyez quand même l'ampleur des problèmes. C'est l'intérêt d'explorer le champ phobique, de voir que ça nous pose des questions. Ce sont des questions à la fois cliniques et scientifiques. Si ces questions interrogent ce qui est au principe de l'appareillage épistémique de la psychanalyse, les conséquences ne seront pas que techniques. Ainsi du modèle que l'on se fait de l'inconscient et de l'appareil psychique, par exemple.

Ceci étant, nous ne partons pas de rien. Heureusement, nos maîtres Freud ou aussi bien Lacan, se sont affrontés à ces difficultés, à défaut de les résoudre. Ils sont allés même parfois bien au-delà de ce que nous sommes capables de faire aujourd'hui. Malgré tout, il m'a semblé instructif de voir qu'ils étaient embarrassés, véritablement embarrassés par la question que pose le phobique : que pose le phobique de temps en temps à l'analyste, parce qu'il faut reconnaître qu'il ne vient pas toujours à son cabinet. Très souvent, il préfère aller se faire voir ou entendre ailleurs. (Je ne reprends pas ce problème d'ensemble qui doit rester à l'arrière plan de nos réflexions.)

J'opérerai une sorte de coupe dans ces questions phobiques, en posant qu'il y a là une sorte de structure, et pas seulement un symptôme de transition. Nous sommes maintenant assez nombreux à penser que sous la variété symptomatique il y a une unité de la phobie. On peut l'appeler « structure », avec les guillemets que l'on met au mot, c'est-à-dire, au fond, un ensemble, une économie, des modes de défenses, un appareillage psychique assez stable, qu'on peut appeler structure sans le substantifier. Tout le monde n'est pas d'accord là-dessus et l'on rencontre encore des gens qui parlent de la phobie simplement comme d'un symptôme transitoire – transitoire entre psychose et névrose, transitoire éventuellement entre perversion et psychose... ou perversion et névrose.

Il fallait trancher, et j'ai tranché pour une structure névrotique. J'en donne les éléments, et je crois qu'effectivement il y a dans les phobies quelque chose de l'ordre du refoulement originaire. Il y a bien une censure, un préconscient, toutes sortes de choses qui sont installées et qui, à l'évidence, font que le phobique n'est pas fou. Il ne délire jamais, même s'il parle d'un état d'angoisse comme d'un état de folie, incluant la crainte de devenir fou (c'est le paroxysme de l'angoisse qu'il appelle folie). Pour l'observateur extérieur, ce n'est pas du tout de la folie, mais *même pour lui-même* : quand il désigne la situation la plus angoissante pour lui, il sait qu'il est en train de la désigner. Je vous en donne l'exemple le plus simple et le plus bête : un phobique qui a peur des oiseaux ou des chats, ou des souris, sait que l'oiseau, le chat, la souris, le serpent même, ne sont pas véritablement dangereux; c'est dangereux pour lui, mais ce n'est pas dangereux pour les autres, et même lui sait que ce serpent n'est pas méchant, n'est pas venimeux. Il n'a pas peur d'un serpent venimeux, il n'a pas peur d'un chien méchant, il n'a pas peur d'une souris empoisonnée. De même, le phobique dit « social », qui a peur d'une rencontre avec le regard d'autrui, sait que son interlocuteur n'est pas anormalement agressif ni même hostile. On est donc du côté de la névrose. Mais, toute une série de faits demandent une adaptation du modèle que l'on a de la névrose, et cela a des conséquences pour la psychanalyse.

Ce que j'ai trouvé de plus étonnant et instructif c'est – peut-on procéder autrement? – de croire ce que disait le phobique, y compris pour faire la théorie d'une cure. Ou de faire l'hypothèse d'une structure à partir d'un exemple unique, celui que j'ai publié dans *Le Journal d'une analyse*. Bien qu'il soit conforté par d'autres exemples, du point de vue scientifique – du scientisme de Popper si on est prudent –, c'est extrêmement faible.

Mais comment faire autrement? Comment faire autrement que d'essayer d'élaborer une expérience, dans la mesure où c'est réellement une expérience s'il y a ce temps d'élaboration...

Qu'est-ce que j'obtiens?

Je ne vais pas le détailler, ça serait extrêmement fastidieux et ça ne remplacera pas la lecture. Mais, par exemple, lorsque je raconte la cure de Mme K dans le deuxième tome – l'éditeur a voulu que ce soit à part –, je commence par un rêve inaugural. Ce rêve inaugural, certains l'ont peut-être lu, est un rêve où elle accouche d'un certain nombre d'animaux, dont un mi-chien – mi-chat. En quelque sorte, elle met bas une portée, mais dans cette portée il y en a un qui n'est pas tout à fait de l'espèce, qui est entre deux espèces. Mi-chien – mi-chat. Quelle horreur pour elle! Je vous passe les commentaires, je vous passe les associations qui sont tout à fait importantes pour un analyste. Mais quelles déductions j'en tire? Une déduction appuyée sur la suite, évidemment. C'est un rêve programme, qui annonce les enjeux de l'analyse. Non seulement une telle interprétation n'est pas spécifique aux phobiques, mais elle résonne avec la biographie du sujet – hypothèse elle aussi classique. Dans cet exemple, il s'agit d'une enfant de famille nombreuse qui ne sait pas très bien où elle se situe. Étions-nous cinq ou six enfants? Étais-je parmi les grands ou parmi les petits? Est-ce que j'étais dans la moitié fille ou dans la moitié garçon? Enjeux d'identité qui se condensent dans le rêve rapporté à l'analyste. Cette identité est sexuelle, mais aussi généalogique avec l'insistance des questions de rang et de place...

En même temps, se pose une question qui, je crois, était réellement la question centrale de cette phobique : « D'où je viens? »

Parmi les éléments spécifiques, il me semble que *lorsqu'il est en crise, le phobique n'a pas de fantasme*. Il n'y a pas de fantasme, il n'y a donc pas de refoulement en ce point. C'est, au

contraire, un appel au refoulement qui centre la crise d'angoisse paniquante, qui n'est donc pas un contre effet du refoulement. Pas question dans ces conditions de suivre Freud lorsqu'il nous dit que l'agoraphobe aurait peur de sortir de crainte de se prostituer. Ce désir-là, analogue à un refoulement hystérique, on ne le trouve pas, enfin, je ne l'ai pas rencontré chez mes patients. Peut-être y est-il, mais je ne l'ai pour ma part jamais rencontré (Albert Maître pourrait nous dire si, au moment de sa crise d'agoraphobie, son patient a un fantasme...). Je soupçonne au contraire une défaillance du dispositif fantasmatique, alors que nous avons besoin du fantasme pour nous subjectiver. Et quand le fantasme se structure dans la sortie de crise, c'est un fantasme assez simple, formulé comme question existentielle, évidemment, qui rejoint les fantasmes fondamentaux des autres névrosés. Ce fantasme fondamental névrotique du phobique, vous savez peut-être que je l'ai formulé ainsi, en m'écartant du standard freudien : « D'où viennent les enfants? »

J'interprète donc le fait qu'elle apporte, dès son premier rêve, sa question existentielle, la question phobique par excellence : D'où viennent les enfants?

Évidemment, il ne faut pas l'entendre seulement à ce niveau biographique, pas seulement à un niveau de genèse, mais à un niveau réellement de psychogenèse. C'est-à-dire d'où vient l'enfant que je suis, d'où vient le sujet que je suis, en tant que sujet même? Et il me semble que c'est ça au fond l'aspect le plus intrigant du phobique, parce qu'il y a du défi pour nous : est-ce que nous serons capables comme analystes de construire une écoute, un praticable comme le dit Nassif, qui accueille le phobique au niveau où il pose sa question? Ou est-ce que nous le laisserons aller chez les comportementalistes et autres? Par défaut, il aura raison d'y aller, parce que nous n'aurions pas su l'écouter, ni l'accompagner.

La question « D'où viennent les enfants? » est tout à fait intrigante, mais en même temps féconde : si nous arrivons à comprendre la façon dont le phobique se la pose, nous arriverons peut-être à comprendre ce qui se passe chez ceux qui ne sont pas phobiques. « D'où viennent les enfants? », c'est la question : « D'où viens-je comme sujet? »; c'est la question de la subjectivation. Il y a chez le phobique une sorte de stase ou de crise de la subjectivation. Alors que la plupart du temps cela se passait bien – c'est bien en quoi c'est un névrosé –, de temps en temps, ça ne se passe plus. Par exemple, le montage fantasmatique \$ <> a ne fonctionne plus, il n'y a plus de poinçon, il y a autre chose à la place, une sorte de soudure.

Vous voyez, ce sont des questions tout à fait importantes.

Je me suis livré à un balayage du champ phobique. Au passage, indiquons que la question de l'espace est centrale. On voit que l'agoraphobie est une phobie primaire, en quelque sorte. L'agoraphobie serait le premier mode de structuration, et la phobie d'animaux une phobie secondaire, et du coup beaucoup plus légère. Parce que la phobie d'animaux ne met en jeu qu'une modalité identificatoire. En effet, c'est quoi la peur d'un animal? La peur d'un animal c'est tout ce qu'on veut, car c'est à la fois réel, imaginaire et symbolique, mais c'est surtout quoi? C'est quelque chose dont je vais parler par la suite, mais, à un premier niveau de lecture, *c'est la peur d'une métamorphose, la peur d'être changé en quelque chose qui est tout autre. Tout autre qu'humain. Tout autre qu'humain...* Mais qu'est-ce qu'être humain? C'est ça, la question que se pose le phobique. Cette peur est assez facile à délimiter, d'abord parce que l'animal, on préférerait ne pas le voir, ne pas le rencontrer, etc. Il suffit de le localiser pour utiliser toutes les modalités d'évitement, d'accompagnement qui sont à la disposition de la symptomatologie

phobique; je ne vous le répète pas, c'est dans tous les manuels et tout le monde sait ça. Ça fonctionne assez facilement quand vous pouvez localiser le danger dans l'espace. Sauf quand c'est obsessionnalisé, quand vous commencez à penser aux souris avant même de les rencontrer. Alors le danger n'est plus en dehors de vous, mais en vous, dans votre propre système de pensée, et vous pouvez alors obsessionnaliser votre position phobique. Mais, chez le phobique, généralement, l'évitement fonctionne assez bien, même s'il ne pare pas à cent pour cent à l'angoisse.

À y regarder de plus près, la question spatiale est plus compliquée. On a l'impression qu'il n'y a pas une seule modalité identificatoire en jeu, mais que c'est l'ensemble du fonctionnement de l'appareil psychique qui est mis en question. Pas seulement le scopique. Et c'est pour ça que je trouve intéressante, mais pour moi confuse, pour l'instant, l'idée de Claude Jeangirard d'une pulsion dromique, qu'il assimile d'ailleurs à une pulsion de vie. Il est obligé d'avoir une espèce de point de vue synthétique qui nouerait des éléments différents. Dans l'espace... il s'agit peut-être de l'interpréter tout simplement en reprenant la position de Freud : « Psyché est étendue ». C'est une note posthume, mais c'est une position qu'on trouve dès les années 1870; enfin, dès le début, ce fil est présent dans son œuvre : l'appareil psychique est étendu. Qu'est-ce que c'est que cette spatialité? Au-delà de la métaphore qui lui permet de dessiner littéralement un appareil psychique, on peut penser qu'elle est anatomique, qu'elle désigne des noyaux de neurones. Freud est matérialiste, c'est le moins qu'on puisse attendre d'un homme de science, mais cette matière est psychique et ne se confond pas avec la neurophysiologie. On doit donc penser l'espace psychique autrement, ne serait-ce que pour se donner les moyens de penser l'usage de l'espace physique que fait le phobique.

À la question : qu'est-ce que c'est que cette spatialité?, je propose de répondre simplement : l'étendue des processus psychiques, en prenant pour hypothèse que les processus psychiques c'est, en gros, l'art de faire du continu avec du discontinu; faire en sorte que des représentants se substituent les uns aux autres, que des représentations se lient, qu'on passe d'une représentation à une autre, quel que soit le statut de ces représentations. Bien entendu, cela pose une question très difficile, celle de distinguer les matériaux psychiques entre représentation de mots, représentation de choses, etc. Mais au fond, il faut s'arranger pour faire qu'il y ait une dimension que j'ai appelée *la trajectivité*. Cette dimension trajective est la dimension fonctionnelle centrale du psychisme inconscient et préconscient. C'est peut-être ça que Jeangirard appelle pulsion dromique. Je l'appelle dimension trajective car elle lie des sources pulsionnelles et représentatives, des sources de nature différente. Notre psychisme ne fonctionne comme appareil psychique que s'il y a une trajectivité interne, et cette trajectivité pose des problèmes énormes : pour arriver à nouer les choses, il faut mettre des carottes avec des navets! Il faut mettre ensemble des perceptions absolument différentes les unes des autres; il faut arriver à trouver des transferts, au sens restreint dont parle Freud dans les processus du rêve, des traductibilités entre des éléments disparates, qu'il faut convertir en éléments sémiotiques, lesquels sont sémiotiques parce que, justement, ils sont traduisibles. Voyez, ce sont des problèmes vraiment difficiles. Mais il me semble que l'espace, c'est la question de la trajectivité intrapsychique.

Autant dire que le phobique se dérobe à cette trajectivité. Lorsque cette trajectivité est organisée, on a généralement la possibilité de rentrer dans un registre de signifiant. Mais lui va interroger. Pourquoi? Parce qu'il a été happé à un moment donné par un événement, il est dans un

moment d'immobilité ou d'empêchement de cette trajectivité. Cependant, il va vouloir s'assurer des conditions de cette trajectivité, selon les voies dégagées par les dessins qu'a présentés Nassif à propos du regard : pour être quelque part, il faut accepter que de ce point là on va voir certaines choses, grâce à un écran, ou malgré un écran; qu'on verra certaines choses, et qu'on ne verra pas d'autres choses; qu'on sera à endroit, et pas à un autre endroit. Tout ce montage, qui fait que l'on est, est ce qu'interroge le phobique. Et, chemin faisant, il interroge les psychanalystes lacaniens, comme C. Melman; et sa disciple Christiane Lacôte qui, dans un dictionnaire de psychanalyse dirigé par R. Chemama chez Larousse, écrit que la phobie c'est une crise de l'imaginaire, un trou dans l'imaginaire. C'est possible, mais la défaillance de ce montage chez le phobique semble plutôt du registre d'une défaillance de l'organisation symbolique, même si celle-ci n'est pas réduite à ses composants langagiers. De l'autre côté, celui des analystes dits orthodoxes de l'IPA, vous pouvez lire Annie Bireaux qui, dans son « Que sais-je? », essaie de tricoter la phobie comme crise du narcissisme, mais sans jamais dire clairement – parce que chez les analystes la théorie n'est pas très claire –, ce que c'est que ce narcissisme. Elle dit que la phobie est un accident du narcissisme, sans la mettre du côté de la psychose, mais, au fond, du côté de ce qu'on appelle les états limites, les fragilités narcissiques. Voilà, c'est flagrant, ce qui ne les empêche pas de revenir en catimini : un de nos collègues de l'IPA-SPP, Gérard Bayle, qui vient de publier un très joli petit récit de cure, a choisi comme titre, écoutez bien : *Le Trésor des phobies*. On sait très bien que ce syntagme : « le trésor des », c'est un syntagme lacanien. C'est le trésor des signifiants! Ceci dit, même s'il ne paye pas sa dette à Lacan, Bayle la paye à Perrier; il dit : je suis d'accord avec Perrier, par où l'on voit que ce dernier est en quelque sorte l'hétéronyme de Lacan. Mais ça ne peut pas aller plus loin. Perrier est probablement un auteur que l'on peut citer (mais pas Conté, coauteur du même article de l'EMC) parce qu'il a rompu avec Lacan. On voit que le travail pratique, théorique, et le système institutionnel sont complètement embrouillés chez beaucoup d'analystes, de façon assez catastrophique. Reste que l'intuition de notre collègue est d'avoir appelé son livre « trésor des », pour que *phobies* vienne à la place de signifiants, et en cela il a raison : *La phobie vient en place d'un système signifiant défaillant*.

Permettez-moi de revenir un petit peu en arrière. Le moment phobique c'est le moment où quelque chose fait que... Chez Freud, ce quelque chose est très simple, c'est l'excitation sexuelle. L'armature symbolique habituelle (je préfère ce terme à celui trop vaste de narcissisme) du sujet ne fonctionne plus. Ce dernier va faire alors appel à ce qui est garant de cette armature symbolique, c'est-à-dire à ce qui permet de soutenir une fonction phallique, l'appel au père, par exemple, ou l'appel aux manques, on l'a dit – mais tout ça ce sont des métaphores. L'appel au père, l'appel au manque désignent les éléments qui garantiraient le fonctionnement de la structure symbolique, qui lie le sujet et ses objets pulsionnels, permet d'avoir une jouissance tempérée et de poursuivre l'infinie production subjective.

Or que se passe-t-il dans la phobie? Nous sommes dans le registre de l'hypothèse, sans autre garantie que mon intuition : un élément du registre pulsionnel se dé-chaînerait, serait désymbolisé. Je dis bien un registre pulsionnel. J'insiste pour être clair, et donc peut-être mieux critiqué. Ça peut être dans un registre scopique, mais aussi bien dans un registre acoustique, ou tout autre registre sensoriel... Ça peut être du côté du contact. La phobie des oiseaux, c'est une phobie du toucher; ce n'est pas la peur de voir un oiseau voler mais la peur d'être touché par une plume, la crainte de toucher de la plume. Dernièrement, un imbécile d'animateur de télévision

(TF1) s'est amusé à faire peur à une phobique : devant la caméra, il a amené une pochette pleine de plumes pour les lui jeter dessus et il a provoqué une crise d'angoisse, comme ça, sur le plateau. Pour faire rire...!

Or c'est très sérieux, l'angoisse du phobique; il est réellement défait, il est réellement sous la menace de quelque chose qui ressemble à une mort, c'est-à-dire sous le coup d'un sentiment d'anéantissement subjectif. Je fais donc l'hypothèse que c'est dans un registre pulsionnel que va surgir l'animal d'angoisse, l'objet d'angoisse. C'est ma clinique, uniquement ma clinique, qui me fait dire cela. Si vous relisez *Le Journal d'une analyse*, vous verrez que, lorsque Mme K parle de l'araignée, elle parle de ce truc qui est là, de cette araignée-là, dont on sait – je l'ai déjà souligné – qu'elle n'est pas venimeuse; de cette chose, de cet animal ou de cet objet, on ne sait pas, qui la regarde, ou qui l'écoute... Un des registres pulsionnels est toujours dominant. L'objet phobogène me touche, ou pourrait me toucher; ou pourrait me rentrer dans la bouche, ou me rentrer ailleurs, dans les trous du corps...

Il me semble que c'est cela qui fait phobie. Le phobique trouve une parade que nous devinons peu efficace, mais il en trouve une, c'est-à-dire qu'il crée. Les créatifs sont-ils des gens qui ont surmonté cette angoisse phobique? Ils créent des objets du type de celui que ma patiente appelle un *objet mixte*. Elle dit au décours de sa cure, et l'on voit bien à ce moment-là que la cure a avancé pour elle, qu'elle est capable de voir non plus l'animal, l'araignée ou ce truc qui la regarde, mais qu'elle se met à avoir peur d'une sorte de poupée. C'est une poupée en bois articulée, dont on ne sait pas si elle est animée ou inanimée, vivante ou inerte. On ne sait pas très bien le statut de cet objet mixte, sauf qu'il appartient de façon ambiguë et indéfinissable à deux mondes. Un autre objet phobogène, pour elle, c'étaient « les minous », sortes de boules de poussière spontanées que l'on trouve sous les meubles et que traquent les ménagères attentives... Elle avait des crises d'angoisse provoquées par les minous quand elle mettait le nez, ce que tout le monde n'a pas envie de faire, sous les armoires ou sous les lits. Ces petites boules de poussières l'angoissaient énormément parce qu'elle ne savait pas si c'était vivant ou pas. Si c'était animal ou végétal ou minéral. Minous, on peut l'entendre aussi avec tous les signifiés que l'on veut, mais si vous dites à un phobique : « Eh, c'est une histoire de minette qui a peur de rencontrer un minou », il y a toute chance que votre patiente vous envoie sur les roses. Parce qu'une interprétation œdipienne ou sexuelle, cela ne marche pas. Le patient ou la patiente vous fait savoir qu'il ou elle n'est pas hystérique. Vous pouvez l'être, mais lui ne l'est pas. Ça ne marche pas. Ça peut marcher, mais à un niveau de suggestion, parce que c'est quelqu'un qui veut bien se laisser suggestionner, comme nous tous : si vous voulez être son parent, et lui dire ce qu'il faut faire ou ne pas faire, il se laissera faire – c'est ainsi que les phobiques peuvent aller voir les comportementalistes – mais, dans la situation analytique, cela ne fera céder en rien la phobie.

Ce en quoi la nature de cet objet nous intéresse concerne la question de savoir si on peut fabriquer du signifiant. Le phobique, en sa théorie implicite, dit oui. Lui, il fait du signifiant avec de l'objet pulsionnel. C'est ce qu'il essaie de nous dire, et c'est ce que j'ai traduit malgré moi en écrivant le discours phobique : $a \rightarrow S, S^1$, alors que le S^1 n'est pas en cause, parce qu'il supposerait un enchaînement... On en reste donc à S^0 , ce qui est à peu près intenable. Mais on sent bien qu'il y a là une motivation ou une stratégie relativement créationniste : cet objet serait une sorte de protosignifiant qui viendrait assurer le sujet de son existence, parce qu'à partir de lui

l'univers pourrait s'organiser. Il vient se situer là où il y a une défaillance de la fonction phallique, et l'on voit bien, en effet, dans la généalogie du sujet phobique, des pères fragiles ou meurtris, ou des mères meurtries, elles aussi, ou dépressives, qui, au moment de crises subjectives ou de croissance de leur enfant, n'ont pas été là pour tenir le coup.

Cela me donne une petite ouverture, que je n'ai pas écrite dans mon livre, sur la psychogenèse de la phobie. Bien sûr la phobie est toujours liée à un événement, qui sera périphériquement et secondairement investi. Mais c'est une effraction. J'ai l'impression que, chez le phobique – qui, encore une fois, n'est pas fou –, un temps de structuration pulsionnelle n'a pu avoir lieu. Or, si vous vous souvenez du texte de Freud, sur *Pulsions et destins des pulsions*, ce temps de structuration pulsionnelle s'effectue en au moins trois temps – M.-C. Laznik-Penot reprend cela en l'appliquant à un autre champ clinique, le champ de l'autisme – : d'abord le temps actif, mordre, sucer, tout le monde le fait ça, et il y a le temps passif, être mordu, être sucé. Jusque-là, à mon avis, il n'y a pas encore de sujet mais ce que Freud appelle l'autoérotisme (on n'a jamais compris ce que c'était que cet autoérotisme, qui est en fait un narcissisme sans Narcisse, comme disent certains). Et puis, le *troisième temps*, qui est le temps véritablement subjectif, ou subjectal. Laznik-Penot donne l'exemple très sympathique du bébé. Il peut mordre, il peut être mordu ou se mordre lui-même – jusque-là on est dans l'autisme, avec l'automutilation –, mais il se passe généralement quelque chose qui provoque la mutation : généralement une maman, une personne secourable comme le dit Freud, un Autre, n'importe qui, dit : « Je vais te manger », et l'enfant rit. Il rit de quoi? Il rit d'être « l'objet de ce nouveau sujet ». Le *neue Subject* du texte de Freud, ce nouveau sujet, c'est l'autre. Il faut ce temps-là, qui est le temps de l'aliénation lacanienne, pour qu'effectivement quelque chose de la trajectoire pulsionnelle produise de la subjectivation. Mais celle-ci, si ce que je dis correspond bien à l'intuition freudienne, est une subjectivation où l'on est, où l'on se fait sujet au moment où on est objet d'un autre sujet.

Qu'est-ce que d'autre que le moment phobique sinon un moment de stase analogue à ce moment-là? Je vous livre, pour terminer, cette hypothèse, qui mériterait d'être discutée et un peu plus étayée. C'est le troisième temps pulsionnel qui défaille dans la phobie, et qui défaille selon des registres pulsionnels éventuellement distincts.

Discussion

T. Perlès : La question est de savoir en quoi ce troisième moment, qui distinguerait le phobique de l'autiste, a lieu pour qu'il ne soit pas autiste, tout en défailant, puisque tu dis que c'est sa stase ou sa défaillance qui...

S. Vallon : Il y a quelque chose qui fait retour sur ce temps-là. Je suppose une temporalité freudienne, c'est-à-dire une temporalité en boucle, pas une temporalité ni une causalité linéaires.

Il faut effectivement y rencontrer autre chose. Par exemple, j'ai une patiente qui s'est gravement déprimée et est devenue phobique, chez qui les positions phobiques sont apparues quand son père militaire est parti en Indochine. L'association qui lui est venue c'était que le père, sur les genoux duquel elle s'asseyait, sur qui elle était posée, ce père-là foutait le camp. Mais il foutait le camp, pas comme lors d'un départ qui ferait simple séparation. Elle l'a vu effondré par le fait de quitter sa famille. Il y a une scène de départ absolument traumatique, qu'elle décrit : c'est son premier départ à la guerre d'Indochine, il est persuadé qu'il va aller se faire tuer et qu'il ne reviendra jamais auprès d'eux. Il est effondré, il n'arrive pas à tenir le coup face à ça. Je pense qu'il y a comme un portage, si tu veux, ce portage identificatoire ne tient plus subitement. Si c'est traumatique, c'est que ça a déjà eu lieu au moins une fois.

A. Maître : On a l'impression que ce qui fait que l'objet pulsionnel va fonctionner comme objet pulsionnel, et non pas comme objet d'angoisse, c'est quelque chose qui vient lors d'une nomination de l'Autre.

Quand tu évoques la phrase maternelle « Je vais te mordre », on voit qu'il y a une nomination par rapport à quelque chose qui serait agi, et c'est à ce titre-là, finalement, que la pulsion n'est pas concevable sans une certaine dimension du désir de l'Autre, et donc d'une inscription au lieu de l'Autre. Je crois que tu as mis le doigt là dans ton travail sur quelque chose qui, phénoménologiquement, est constant dans ces situations-là, qui est la question de l'origine. Ça peut être posé de différentes manières, mais il me semble que ce qui est en question derrière ces différentes formulations, c'est advenir comme sujet. Et, si l'on parle de l'agoraphobe plus particulièrement, c'est parce qu'il s'agit de quelqu'un qui est coincé dans une problématique identificatoire de type image spéculaire. Il faut qu'effectivement quelque chose, de l'ordre du regard, chute, pour arriver à se soutenir d'une identification littérale... Le mouvement de la crise agoraphobique me paraît être de cet ordre-là. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas eu une inscription littérale avant. Elle a eu lieu, et c'est pour ça que l'objet n'est pas halluciné. Quand tu parles de pulsions désymbolisées, je pense que ce n'est peut-être pas le terme idéal, parce qu'une pulsion désymbolisée, ça voudrait dire qu'à ce moment-là l'objet apparaît sur le mode hallucinatoire.

Donc, il y a eu effectivement inscription, mais cette inscription ne passe pas dans une modalité de type refoulement, mais dans une modalité de type inhibition, appuyée sur la problématique de l'image spéculaire. Il faut que quelque chose, de l'ordre du regard, chute, pour qu'il y ait un trou qui se dessine justement au lieu de l'Autre, au niveau d'un signifiant du manque de l'Autre. Ainsi quelque chose de l'ordre du fantasme arrive à consister à nouveau à travers la dimension littérale, qui est la véritable coupure de l'objet.

Je voudrais revenir à ce que tu disais tout à l'heure, à propos de l'appareil psychique comme étendu, et que tu définis en terme de continuité des processus psychiques. Il me semble que la continuité de ces processus fait problème.

S.V. : J'ai dit faire du continu avec du discontinu.

A.M. : Oui, tout à fait.

S.V. : La pragmatique phobique, c'est de faire du fragment. J'ai fait un chapitre sur l'esthétique du fragment...

Éric Didier : Faire du continu avec du discontinu, c'est éventuellement être capable de supporter un système disséminant, un système ouvert qui est notre fonctionnement subjectif. Qui sommes-nous? C'est quelque chose qui ne cesse pas.

S.V. : Ouvert, ce n'est pas un trou. Attention à la question du trou. J'ai été gêné tout à l'heure par la notion de trou dans la ligne d'horizon, parce que la ligne d'horizon est plutôt de l'ordre de l'ouvert, puisque c'est une ligne de fuite.

J. Nassif : Je voudrais revenir une seconde sur cet exemple : « Je vais te manger. » Quand le bébé entend ça, ce qui le fait rire, si ça fonctionne, c'est qu'au moment même où il est objet, il est fait sujet. Et c'est ça qui le fait rire, c'est le balancement entre les deux. Ça le sort de son autisme. Or, ce que tu appelles l'effraction traumatique, ça serait qu'à ce moment-là, au lieu de le faire jouer entre sujet et objet, cette parole fait effraction pour lui. Je crois que c'est cette scène originaire qui l'interroge et que l'objet de la phobie, ce n'est pas une métaphore mais ça serait la mise en scène... réinterrogeant ce moment où ça a fait effraction et pas sujet. Pour les moutons, ou le mixte de chien et chat, tu dis que, finalement, la trouille qu'ils inspirent au phobique, c'est qu'ils pourraient bien devenir animaux, mais aussi venir d'un animal. Dans le « Je vais te manger », ce qui n'est pas décidé, c'est la question de l'inhumain et de l'humain, pourrait-on dire.

S.V. : Chez Mme K, ma patiente, la formule, « barre ta viande » est complètement démétaphorisée, et lui a foutu une phobie à propos de toute une catégorie alimentaire : elle bouffait plus de steak... Le « barre ta viande », était une phrase dite par ses petits frères quand elle voulait jouer avec les garçons. S'ils avaient dit « casse-toi », ça aurait pu nous aider. Si c'est métaphorisé, ça fait rigoler, ou ça met en colère – les salauds ne veulent pas que je joue avec eux! Sinon, un point d'angoisse revient plus tard.

J. N. : J'ai été très intéressé par ce que tu disais de la construction signifiante à laquelle le phobique était obligé de suppléer. Ce que R. Diaz Romero appelle la maille, le maillage du monde... Mais s'il reste phobique, selon moi, c'est dans la mesure où il ne parvient pas à mailler des registres pulsionnels différents.

S.V. : Oui je suis d'accord.

J.N. : C'est dans la mesure où ça reste dans la viande.

S.V. : C'est la disparate pulsionnelle qui lui pose problème.

J.N. : Voilà.

S.V. : Mais nous, comment réussissons-nous à unir des choses aussi disparates?

J.N. : Comme on symbolise. Un symbole c'est mettre en relation du disparate. N'importe quoi avec n'importe quoi, c'est ça, faire du symbole.

S.V. : Je suis un peu gêné par la proposition, que je trouve très futée, de Romero à propos du mélancolique : « Racontez-moi ce que vous voyez qui se passe, et que je ne vois pas. » Elle est peut-être très futée avec le mélancolique, mais ça ne marche pas avec le phobique. Pas question de lui dire racontez-moi, ni je vais vous dire la vérité de ce que vous dites, je vais vous le traduire moi-même. À mon avis, dans le dispositif de symbolisation, il faut pouvoir changer de place avec le phobique. Changer de place, et accepter ces changements de place. Lui montrer, par exemple, que dans le tableau de Velásquez, Les Ménines, quand vous êtes face au tableau, vous pouvez choisir plusieurs plans de lecture : premier plan, les objets – les objets de la royauté, tous les objets imaginaires, l'infante, les petits... –; puis le plan du peintre – le miroir, le petit personnage avec la ligne de fuite au fond. Il faut pouvoir, avec le phobique, jouer avec tous ces plans-là, et accepter que ces plans soient tenus les uns avec les autres par une convention. Il faut partager cette convention avec lui. Et ça marche si on la partage. Pas si on la lui impose, pas s'il nous l'impose. C'est exactement la question du Petit Hans quand il se demande, lorsqu'il fait un rêve avec son père, où ils vont passer la barrière de l'octroi. L'enjeu du rêve c'est : allons-nous passer tous les deux sous la même barrière? Dans la généalogie, est-ce qu'il y a au moins une loi pour nous deux? Qui s'applique à nous deux?

J.N. : Diaz Romero ne dit pas autre chose à propos de la phobie : respecter la combinatoire de ce maillage, la partager et, petit à petit, de loin en loin, arriver à articuler une symbolisation possible d'un registre pulsionnel avec un autre. Mais pour cela, il faut commencer par y entrer, la laisser s'inscrire dans l'espace du praticable qu'on lui offre. C'est pour cela que je fais remarquer que oui, ça peut marcher la psychanalyse avec les phobiques. C'est parce que le praticable est une réduction du monde. Si c'était le monde... Je me demande comment les phobiques acceptent de se balader avec des comportementalistes qui les obligent à sortir et qui leur tiennent la main, ou que sais-je? Ce sont des sujets suprêmement intelligents. C'est

uniquement dans la mesure où nous leur offrons une réduction du monde, que nous leur permettons d'articuler des éléments différents.

S.V. : Une réduction, pas un microcosme.

J.N. : Non. La réduction, c'est un élément en moins.

S.V. : Pas un microcosme. À la fin du « Que sais-je? » d'Annie Bireaux, j'ai lu : qu'est-ce qu'il faut faire avec le phobique? Lui proposer une séance par jour, toujours à la même heure et ne jamais prendre de vacances! Parce qu'il a toujours besoin de vous. C'est cela qu'elle propose. À l'opposé de ce fantasme maternel, je pense que, même sans le vouloir, de temps en temps il faut être manquant.

J.N. : Absolument. Petit à petit, introduire du manque dans ce monde complètement plein. De toutes les façons ce qui manque dans le praticable, c'est le regard.

S.V. : Sauf que ce regard, de temps en temps, revient. Souviens-toi du passage dans le Journal d'une analyse, où ma patiente dit : « Ce tableau vous l'avez mis là pour moi! » Il y a quelque chose qui la regardait. Bien évidemment je l'ai pris pour moi... Même dans une cure, ce n'est pas vrai qu'il y a des objets pulsionnels qui sont a priori exclus.